

L'avancement de la scripturalité conceptuelle dans la correspondance de soldats du Midi entre la Révolution française et la Grande Guerre

1. Introduction

Le présent article offre une comparaison de lettres privées de soldats de l'époque de la Révolution et de l'Empire (1789-1815), d'un côté, et de l'époque de la Grande Guerre (1914-1918), de l'autre. Les écrits font partie du *Corpus Historique du Substandard Français* (CHSF), un corpus composé de plus de 30 000 lettres et d'autres documents écrits par des peu-lettrés de la France et de la Belgique francophone présentement en cours d'édition¹. La confrontation des écrits de ces deux périodes nous permet d'étudier plus profondément la transition des 'gens ordinaires', appartenant aux couches inférieures de la société, d'une culture orale à une culture scripturale pendant le XIX^e siècle². Comme cet article le montrera, cette transition ne constitue pas un événement soudain réalisé par une génération individuelle, mais plutôt un changement progressif, qui se manifeste à différents niveaux, mais qui ne se fait en aucun cas de manière homogène. Ceci se réfère entre autres à la familiarisation à la scripturalité, un terme qui doit être brièvement expliqué aux fins de cet article.

En s'appuyant sur les travaux du romaniste Ludwig Söll, Koch et Oesterreicher (2001, 284-285) insistent sur la différence fondamentale entre la réalisation médiale ('phonique' vs. 'graphique') et sur l'aspect conceptuel d'un énoncé. En ce qui concerne ce dernier aspect, ils utilisent les termes de langue 'parlée' et langue 'écrite'. Sans vouloir entrer ici dans tous les aspects de leur modèle bien connu, soulignons un aspect important que les auteurs abordent :

Si l'on regarde l'histoire des langues, on voit que le passage à l'écrit qui aboutit à l'élaboration d'un idiome se présente toujours comme un processus lent et douloureux, qui, dans

¹ Pour plus d'information sur le CHSF, v. Thun (2018).

² Pour la France au XVIII^e siècle, Schlieben-Lange (1983, 64) postule deux cultures relativement distinctes : une culture strictement lettrée d'une part, et une ou plusieurs cultures orales, rurales, de l'autre (v. aussi Goody 1977, 152-153). Comme nous l'avons déjà montré (Steffen 2019), la frontière entre la catégorie 'lettré' et 'illettré' ne coïncide pas avec celle entre ceux qui maîtrisent la technique de l'écriture et ceux qui ne la maîtrisent pas. Car au-delà de cette technique, il existe divers usages et conventions qui séparent le français standard de l'écriture populaire.

la plupart des cas, résulte du contact culturel, et par là, d'un effet d'acculturation. Mais dès qu'une communauté linguistique dispose d'une langue écrite en tant que norme prescriptive, celle-ci jouit d'un prestige absolu qui lui confère la primauté par rapport aux variétés orales préexistantes. (Koch / Oesterreicher 2001, 590)

La gamme de la scripturalité est donc caractérisée par des paramètres diastratiques, diaphasiques et diatopiques, mais au-delà de ces aspects la norme prescriptive du français joue un rôle tout aussi important. Dans le cas qui nous intéresse, l'oralité présente non seulement des caractéristiques du 'français populaire' (variation diastratique) et du 'français familier' (variation diaphasique) (v. Gadet 1991, 63), mais aussi des traits appartenant à l'occitan (variation diatopique). La connexion interne entre les différentes dimensions de la variation est qualifiée de chaîne variationnelle par Koch et Oesterreicher :

On constate, effectivement, qu'un élément de la dimension diatopique peut fonctionner, de manière secondaire, dans la dimension diastratique ; de même, un élément de la dimension diastratique peut passer à la dimension diaphasique etc. (Koch / Oesterreicher 2001, 605-606)

Pour mieux comprendre les normes implicites des gens ordinaires et leurs transformations au fil du temps, l'article suit deux pistes d'analyse : d'abord, la disparition des traces orales de l'occitan sera discutée³ ; ensuite, l'émergence et la diffusion de certaines caractéristiques de la scripturalité stricto sensu seront analysées. En ce qui concerne ce dernier aspect particulièrement, le 'français populaire épistolaire'⁴ reflété dans les lettres n'évolue pas toujours de façon linéaire. On constate en effet une progression de certaines caractéristiques associées à la scripturalité, comme l'utilisation du *ne* dans la négation, mais aussi une augmentation d'autres phénomènes davantage liés à l'oralité, comme l'utilisation du pronom personnel *on* "nous". Comme on le verra, le pronom relatif *dont* représente un cas particulier : l'utilisation de ce pronom, qui est associé à la scripturalité, diminue, car il s'agit principalement de cas d'hypercorrection dans les textes anciens. Par contraste, une comparaison diachronique permet de constater l'augmentation des variantes normatives des pronoms relatifs. Tout cela montre que la classification des éléments relevant de la scripturalité ou de l'oralité ne peut se faire simplement de façon schématique, mais doit être considérée dans sa complexité dans l'espace variationnel⁵ du français.

³ Le CHSF se trouve encore dans la phase de transcription des lettres. Jusqu'à présent, toutes les régions n'ont pas été considérées de la même façon. Il n'y a pas non plus de possibilité d'analyse quantitative automatisée et c'est pourquoi la présente étude se limite à un sous-corpus de l'Occitanie (v. ci-dessous).

⁴ 'Français populaire épistolaire' doit être compris comme un terme technique qui s'explique cependant de lui-même, car il est composé de trois éléments descriptifs : a) la variété (français) ; b) le registre (populaire) ; c) le type de texte spécifique (lettre).

⁵ Pour une définition de ce terme, v. Koch et Oesterreicher (2001, 605-607).

2. Avancement de la scripturalité du français populaire du Midi

Contrairement à l'hypothèse communément admise jusqu'à récemment (pour une synthèse, v. Thun 2011, 263-264; Steffen 2019, 145-147), le processus graduel de l'entrée des classes populaires dans le monde écrit avait déjà commencé vers la fin du XVIII^e siècle. Cette observation ne vaut pas seulement pour la capitale du pays, mais aussi pour les régions du Midi, généralement considérées comme marginales et exclues de la culture nationale, du moins dans la mesure où elle était fondée sur l'alphabétisation et sur l'utilisation du français⁶. Sur ces deux plans, le Midi était certainement défavorisé, aussi bien pendant l'absolutisme de l'Ancien Régime (du XVI^e siècle à la fin du XVIII^e siècle), dont l'effet centralisateur de la politique linguistique avait déjà fait reculer les patois (de même que les langues régionales), qu'au fil des mesures des jacobins (de 1789 à 1794), qui percevaient la politique comme un instrument essentiel de la formation de l'opinion et de la volonté publiques (v. Bochmann 1993, 63-67). Pour autant, alors que sous l'Ancien Régime, le bon usage en tant que «la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des Auteurs du temps» (Vaugelas 2009, 68) constituait simplement un modèle inaccessible pour les gens ordinaires, l'idéologie de l'uniformité linguistique qui régnait après la Révolution augmentait la pression d'assimiler les dialectophones. Cela s'applique d'autant plus à l'écriture, car, dans le médium graphique, pour les soldats de la région occitanophone, il ne semble pas avoir existé d'alternative à l'écriture en français: «[l]a situation linguistique implique elle aussi la coupure de l'oral et de l'écrit. En Provence, l'oral est occitan et l'écrit, français» (Branca-Rosoff / Schneider 1994, 26). Cependant, il reste à déterminer de quel français il s'agit. Dans les réponses à l'interrogation de l'Abbé Grégoire sur l'état de l'écriture et de la lecture dans la campagne, on lit :

Aussi peu de gens du peuple savent-ils et mal lire et mal écrire. On lit dans les Écoles le Nouveau Testament non pas parce que ce livre est le meilleur mais parce qu'il est à meilleur marché, tout contrefait et rempli de fautes. Le catéchisme s'y enseigne mal et ce qui est bien terrible c'est que les maîtres donnent aux enfants l'exemple de tous les vices, car ils sont tous ou presque tous des coureurs, des ivrognes des vagabonds des voleurs etc. etc. etc. Le peuple lit donc très peu et les curés (excepté qu'ils lisent maintenant les nouvelles) lisent en général aussi peu que lui. Le peuple aurait sans doute le goût de la lecture et s'il avait des livres il y consacrerait beaucoup de moments qu'il ne peut consacrer à ces travaux précieux, mais des heures, un livret, quelqu'un de ces mauvais almanachs, c'est toute la bibliothèque. (Schlieben-Lange 1983, 69)

Outre ce type de jugement péjoratif, pendant longtemps nous n'avions que de rares données sur la scripturalité des gens ordinaires de la campagne, mais il y a sans aucun

⁶ L'enquête réalisée entre 1877 et 1879 par Louis Maggiolo sur l'état de l'enseignement primaire (sur la base de la capacité à signer au mariage) révèle (principalement pour la période avant 1872, cependant) une bipartition manifeste entre le Nord (avec un taux d'alphabétisation de 40 % à 50 %) et le Sud (avec un taux communément inférieur à 40 % ou même à 20 % pour les femmes) (v. Schlieben-Lange 1983, 67-69; Chartier et al. 1981; Furet / Ozouf 1977, 36-39).

doute une vaste gamme de possibilités contenues dans le terme « mal écrire », qui de toute façon n'est pas synonyme de ne pas savoir écrire du tout. Assez récemment pour le français populaire, l'édition soignée de textes français privés des XVII^e et XVIII^e siècles de Gerhard Ernst⁷ et des projets comme le *Corpus de français familier ancien* (constitué sous la direction de France Martineau au Laboratoire *Polyphonies du français*), de même que des collectes européennes comme la *Grande Collecte*, organisée en France depuis 2013 à l'occasion du Centenaire de la Grande Guerre, avec la constitution du *Corpus 14* (sous la direction d'Agnès Steuckardt au sein du laboratoire Praxiling), et le *Corpus historique du substandard français* (CHSF, initié par Harald Thun à l'Université de Kiel et continué par lui-même en coopération avec l'auteur du présent article, fournissent un aperçu beaucoup plus détaillé des usages tels qu'ils apparaissent dans les écrits des couches inférieures). L'un des principaux avantages du CHSF est qu'il permet de faire des études diachroniques, étant donné que le corpus contient des documents qui peuvent être classés dans trois phases : I. 1789-1815 (Révolution et Empire) ; IIa.⁸ 1816-1871 ; IIb. 1872-1913 ; III. 1914-1918 (Grande Guerre). Pour le présent article, nous avons fait une sélection de lettres de la première et de la troisième phase, car les scripteurs des deux périodes appartiennent presque au même groupe social, soit des soldats provenant de milieux ruraux de cinq départements de la Région Occitanie/Pyrénées-Méditerranée (Aveyron, Gard, Gers, Hérault, Tarn), et donc d'une région occitanophone (ou, plus spécifiquement, appartenant à la variété languedocienne) à cette époque.

Afin de démontrer le rapprochement avec la norme et, dans un certain sens, une 'scripturalisation' des textes des soldats de ces deux générations séparées par plus d'un siècle, nous présentons les résultats de la comparaison de 60 lettres (de 57 scripteurs différents) de la première phase du CHSF (Révolution et Empire) avec 60 lettres (de 60 scripteurs différents) de la troisième phase (Grande Guerre), classés selon des catégories de la scripturalité explicitées ci-après. Une telle comparaison des lettres de soldats de la Révolution et de la Grande Guerre permet d'estimer l'avancement de l'insertion à la culture nationale par l'homogénéisation linguistique (avancement de la norme du français) et de l'augmentation du degré de la scripturalité.

Mais comment estimer le degré de la scripturalité dans le sens décrit ci-dessus à travers une série de textes écrits par différents scripteurs ? Entre les divers niveaux qui peuvent être considérés comme significatifs en ce sens, les catégories suivantes ont été choisies en raison de leur pertinence au point de vue de la dimension de la scripturalité⁹ et de leur variation diachronique dans les textes : 1^o la présence d'élé-

⁷ 1^{re} édition sur CD-ROM en 2001 ; 2^e édition comme livre imprimé et numérique en 2019.

⁸ La subdivision de la deuxième phase en IIa et IIb s'explique par le fait que nous manquons des documents pour une telle subdivision jusqu'à récemment. Après quelques collectes complémentaires, ce n'est plus le cas, mais la répartition en trois parties d'origine est toujours maintenue (d'où phase IIa et IIb au lieu de 1 à 4).

⁹ Koch et Oesterreicher (2001, 605-607) considèrent la scripturalité comme l'une des quatre dimensions variationnelles d'une langue particulière (aux côtés de la diatopie, de la diastratie et de la diaphasie).

ments dialectaux sur le plan grapho-phonétique; 2° le choix de l'auxiliaire *être* vs. *avoir*; 3° la négation pleine vs. exclusivement postverbale (absence ou présence de *ne* de la négation); 4° le choix du pronom relatif; 5° les pronoms de la première personne du pluriel (*on* vs. *nous*).

3. Analyse de la variation diachronique dans la correspondance des soldats

3.1. L'influence phonétique de l'occitan dans les lettres de soldats

Dans l'introduction à l'étude la plus exhaustive de la collection du *Corpus 14*, Agnès Steuckardt (2015a, 11) exprime une certaine surprise quant à l'absence quasi-totale d'éléments dialectaux dans les écrits des soldats qui vraisemblablement étaient occitanophones, dont les lettres ne diffèrent guère des lettres des scripteurs des régions non occitanophones de la Marne et de l'Ain, qui sont également représentées dans le *Corpus 14*. L'étude des lettres de la phase I du CHSF, présentée dans Steffen (2019)¹⁰, brosse un tout autre tableau de l'usage de cette génération. Sur le plan grapho-phonétique, on trouve de nombreuses preuves attestant non seulement de la formation scolaire très limitée des paysans, mais aussi, parfois, d'une faible connaissance du français écrit. L'influence du dialecte régional se manifeste entre autres dans les cinq phénomènes qui suivent.

3.1.1. Spirantisation de [b] et occlusivation de [v]

Il s'agit d'une des variations les plus fréquentes, se produisant soit par le remplacement de [b] par [v] ou vice versa, certainement dû à la déphonologisation de [b]-[v] en languedocien, bien que les graphies occitanes traditionnelles maintiennent l'opposition (v. Meisenburg 1996, 374):

- (1) au cam de *vatalle* il ia sis jour que lon ce *vat* tout jour sans dis con tinue "au champ de *bataille*, il y a six jours que l'on se *bat* toujours sans discontinuer"
- (2) nous i *abion* mi le fu au maguasin duburs de fromage du tabac de lo divi eplusieurs autre chose "nous y *avions* mis le feu au magasin du beurre, de fromage, du tabac, de l'eau-de-vie et plusieurs autres choses"

3.1.2. Confusion entre [r] et [d] ou [l]

La réalisation du [r] comme une vibrante battue ou roulée dans le Midi (v. Müller 1985, 165; Lafont 1991, 6) donne lieu à des substitutions de [r] par [d] ou [l], dont le point d'articulation est approximativement identique à celui de [d] et [l], à savoir

¹⁰ Les sections 3.1. et 3.2. synthétisent l'analyse réalisée dans Steffen (2019) des éléments occitans dans les lettres. De cette façon, le présent article est la suite de cette étude dans une perspective différente et élargie, incluant d'autres catégories de la scripturalité et le développement diachronique.

les alvéoles, et le mode d'articulation est très similaire (une ou plusieurs occlusions rapides vs. une occlusion avec une durée légèrement supérieure):

- (3) e en chore lon pu pas le tire de la me je croi que on *letideda* “Et encore l'on put pas les tirer de là, mais je crois qu'on *les tirera*”
- (4) Je ne Sais pas quelle *merencoly* mamere a pris contre ma personne “je ne sais pas quelle *mélancolie* ma mère a pris contre ma personne”

3.1.3. Palatalisation de [s] et [z]

Les confusions concernant les sibilantes révèlent une tendance à palataliser respectivement le [s] ou le [z], ce qui indique une prononciation comme [ʃ] et [ʒ]:

- (5) lautapaye a moy Come au *jautres* tu faira bien des maies Compliman amon pere et mamere et frere et *Cheurs* et a tous Sus quil de manderon de mes nouvelles “le haute-paye à moi comme aux *autres* tu feras bien de mes compliments à mon père et ma mère et frères et *sæurs* et tous ceux qui demanderont de mes nouvelles”

3.1.4. Assourdissement de [b]

L'assourdissement des occlusives sonores se produit surtout avant [l] en position intervocalique:

- (6) je vous prie de Lui fere Bien de Mes Complima et ausi amon oncle et a toute sa famille et sans *oplier* Mon oncle Lucas et Ma tante [...] et auctoyen josep Lavesque tous Les garsons de Lodeve cus quil Lui fet ses Letres Lui sont Bien *optige* et *sansiples* A son Bon souvenir “je vous prie de lui faire bien de mes compliments et aussi à mon oncle et à toute sa famille et sans *oublier* mon oncle Lucas et ma tante [...] et au citoyen Joseph Lavesque. Tous les garçons de Lodève, ceux qui lui fait ses lettres lui sont bien *obligés* et *sensibles* à son bon souvenir”

3.1.5. Fermeture de [ø] et ouverture de [y]

Le *-eu* représentant [ø] ou [œ] en orthographe standard et souvent remplacé par *-u* et en même temps le *-u* standard, représentant [y], est parfois remplacé par *-eu*, ce qui indique une prononciation régionale du [ø] fermé en [u] ou même palatalisé en [y] et simultanément un abaissement du [y] en [œ], résultant de l'interférence du parler occitan régional (v. Coustenoble 1945, 39; Oliviéri / Sauzet 2016, 322):

- (7) je Suis toujour bien portan malgre les Canpagnie et la movese nourriture = et *depleus* la Canonade et les Balle qui mon porte bien des fois a Cotte *hurusement* San *bleseure* et toujour Reste amon poste “je suis toujours bien portant malgré les campagnes et la mauvaise nourriture, et *de plus* la canonnade et les balles qui m'ont porté bien des fois à cotte, *heureusement* sans *blessure* et toujours resté à mon poste”

Le tableau suivant quantifie le taux d'occurrence de chaque phénomène.

Phénomène d'interférence	Analyse complète de l'échantillon ¹¹		Degré maximal de variation ¹²	Incidence absolue ¹³
	Déviance/variation	Standard		
Spirantisation de [b] ou occlusivisation de [v]	2,7 % (15)	97,3 % (575)	15,4 % (6/39)	28,3 % (17/60)
[r] (r roulé)	7,5 % (13)	92,5 % (160)	30 % (3/10)	16,7 % (10/60)
Palatalisation de [s]	1,7 % (10)	98,3 % (567)	16,7 % (5/30)	15 % (9/60)
Assourdissement de [b]	9,4 % (5)	90,6 % (48)	44,4 % (4/9)	3,3 % (2/60)
Fermeture de [ø]	46,5 % (20)	53,5 % (23)	100 % (6/6)	26,7 % (16/60)
Ouverture de [y]	6,6 % (8)	93,4 % (114)	36,4 % (4/11)	13,3 % (8/60)

Tableau 1. Fréquence de phénomènes d'interférence grapho-phonétique de l'occitan

En général, la forme standard est toujours la forme prédominante, ce qui montre encore une fois que l'écriture de peu-lettrés, bien qu'elle soit déviante de l'orthographe standard, ne représente nullement une transcription de la prononciation du scribe, mais un mélange de conventions orthographiques, de correspondances possibles entre phonèmes et graphèmes dans le système d'écriture et, effectivement, d'influences idiosyncratiques du locuteur. Cependant, la catégorie «degré maximal de variation» montre qu'il y a une variation considérable d'un scribe à l'autre, à tel point que l'un des scribes présente 100 % de formes non normées dans le contexte de représentation de [ø]. Même dans le cas de la palatalisation du [s], où le taux d'occurrence dans l'ensemble de l'échantillon est très faible (1,73 %; 10/567), l'un des scribes présente une variation de l'orthographe dans un sixième des cas (5/30). Le phénomène qui apparaît le plus souvent à au moins une reprise dans les lettres, est la neutralisation de l'opposition [b]~[v], suivie par la fermeture de [ø]. Par contre, l'assourdissement du [b] final, lui, ne se produit que dans 3,33 % des cas (on le retrouve dans deux lettres seulement), ce qui peut signifier que le phénomène est limité d'un point de vue géographique. Chez l'un des scribes, le phénomène est très prévalant avec 44,44 % (4/9) de déviations du standard en cas de [b] implosif. Le tableau suivant montre le nombre de lettres dans lesquelles se trouve au moins un des phénomènes décrits¹⁴.

¹¹ L'échantillon représente un cinquième des lettres (12/60).

¹² Degré de fréquence dans la lettre dans laquelle le phénomène se produit le plus souvent.

¹³ Pourcentage de lettres dans lesquelles le phénomène se produit au moins une fois. En ce cas-ci, le pourcentage porte sur la totalité des lettres (n=60), pas seulement sur l'échantillon.

¹⁴ Cela ne veut pas dire que les lettres sans incidence ne présentent pas d'autre type de variation également fondé sur des interférences dialectales.

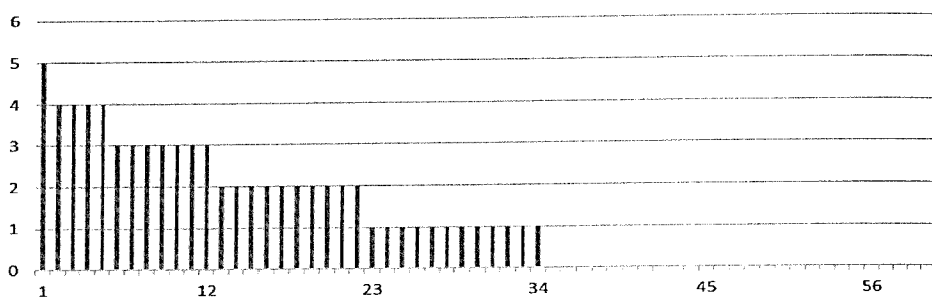


Tableau 2. Taux d'occurrence des phénomènes d'interférence dialectale dans la totalité des lettres (n=60)

Comme le montre le tableau, au moins un des phénomènes en question est présent dans plus de la moitié des lettres de la première phase (34/60), et plus de la moitié de celles-ci (22/34) présente deux phénomènes d'interférence ou plus (v. Steffen 2019, 160). Dans la troisième phase, ces phénomènes disparaissent presque totalement de notre sous-corpus¹⁵. Il n'y a que des cas isolés d'interférences phonétiques régionales. En ce qui concerne les phénomènes mentionnés ci-dessus, on ne retrouve qu'une seule occurrence du remplacement de [v] par [b] :

- (8) açi tu me die que tu napa reçu de moi nouvelle moi je tai repondu a la lettre du 16 juin je tai fi la réponse le 21 j uin tu la *troubera* plus que sur a la mésont ent reтран de Lourdes je sui trai conten que tu soit a les a Lourde "ainsi tu me dis que tu n'as pas reçu de moi nouvelles. Je t'ai répondu à la lettre du 16 juin je te fis la réponse le 21 juin. Tu la *trouveras* plus que sûr à la maison en rentrant de Lourdes. Je suis très content que tu sois allé à Lourdes"

Cela ne signifie pas que l'écriture des Poilus soit déjà dépourvue d'écarts de la norme française, comme ce bref passage l'illustre, mais outre ces occurrences isolées, on ne trouve presque pas d'influence de l'occitan¹⁶. Ce qu'on peut observer, ce sont quelques expressions régionales, comme l'emploi sporadique des pronoms *nous autres* ou *vous autres* ce qui pourrait être dû à l'influence des pronoms occitans *nosautres* et *vosautres*, bien que selon le TLFi la forme soit également courante à l'Ouest de la France et au Canada. En outre, il y a des écarts de l'orthographe, mais ce sont tout simplement des écarts qui sont liés à la profondeur de l'orthographe du français¹⁷, qui

¹⁵ Steffen (2019) compare les résultats présentés ici avec une étude de Géa (2015), qui effectivement ne peut que constater que le dialecte est absent dans les lettres du *Corpus 14*. Il n'est dès lors pas surprenant que la même tendance est constatée pour la phase III du CHSF.

¹⁶ Même si on ne le retrouve que dans la phrase citée, le premier mot (*açi* [ainsi]) peut être vu comme un indice d'une dénasalisation.

¹⁷ Sampson (1985, 43-45) qualifie les systèmes d'écriture qui sont orientés sur la surface phonétique du langage comme étant plats et, par analogie, ceux qui montrent une grande distance entre le graphique et le faux comme étant profonds.

ne pose pas problème seulement aux locuteurs occitans, mais aussi aux francophones en général. En comparant les lettres de la première phase avec celles de la troisième à cet égard, on peut donc constater une insertion dans la culture (et la langue) nationale incomplète, mais bien avancée, qui se déploie pendant le XIX^e siècle. En d'autres termes, on peut parler d'une réduction prononcée de la variation diatopique.

3.2. Être vs. avoir

Dans le cas de la deuxième catégorie – la confusion (du point de vue de la norme) des auxiliaires *être* et *avoir* – il s'agit probablement aussi d'un reflet d'un substrat occitan, étant donné qu'en occitan les verbes (sauf *être*) « forment leurs temps périphrastiques avec < avoir >, sauf certains verbes exprimant une idée plus ou moins nette ou générale de mouvement » (Ronjat 1913, 192)¹⁸. Dans la première phase, d'une part, la confusion concerne la conjugaison d'*être* avec *être* :

- (9) je *suis ete* mallade du carcassonne jusque au bouleu “je *suis été* malade de Carcassone jusqu'au Boulou”

D'après Ronjat, pour la plupart des variétés occitanes « [a]ux formes périphrastiques du passé, le verbe être est son propre auxiliaire » (1913, 192). Steinmeyer également attribue les constructions du type « je suis été », trouvées dans différentes sources du français populaire, à une origine régionale, encore que multirégionale (sud-est, nord et ouest de la France), tandis que dans la langue littéraire, cet usage est proscrit depuis le XVII^e siècle (Steinmeyer 1979, 183). Par ailleurs, on trouve la substitution d'*être* par *avoir* avec les verbes *rester* et *partir* :

- (10) nous *avons rete* la de pui le matein jusqa trois eures sans rien manje et atrois eures lon nous a porte unpeu dau dé vie “nous *avons resté* là depuis le matin jusqu'à trois heures sans rien manger, et à trois heures l'on nous a porté un peu d'eau de vie”
- (11) j'ai eut le plaisir de trouver ten frere qui etois commandant de plasse dont il *a parti* deux jours apres “j'ai eu le plaisir de trouver ton frère qui était commandant de place dont il *a parti* deux jours après”

La substitution d'*être* par *avoir* dans les verbes intransitifs est également un phénomène assez répandu (v. Bauche 1928, 129; Steinmeyer 1979, 191-209). Dans une perspective du changement linguistique, en fait, la préservation de l'usage continu d'*être* comme auxiliaire du passé composé d'environ 22 verbes peut être vu comme « the fossilised residue of a grammatically active opposition » (Vincent 1982, 91), parce que le remplacement de la forme de *ESSE* par celle de *HABERE* représente une tendance générale des langues romanes, déjà plus avancée dans les langues ibéro-romanes (Vincent

¹⁸ Il convient de mentionner que la variation par rapport à l'auxiliaire est également répandue dans d'autres variétés régionales de France à cette époque.

1982, 92-93)¹⁹. Le Tableau 3 illustre la quantification du phénomène de la confusion d'être et avoir pendant la première phase²⁰.

Phénomène d'interférence	Analyse complète de l'échantillon		Degré maximal de variation	Incidence absolue
	Déviance/variation	Standard		
<i>Avoir concurrent d'être</i> auxiliaire	8,3 % (6)	91,7 % (66)	27,3 % (3/11)	20 % (12/60)

Tableau 3. Variation dans le choix de l'auxiliaire (*avoir* vs. *être*)

Fait révélateur, comme dans le cas des interférences phonétiques pour la troisième phase, il n'y a aucune occurrence du phénomène, même avec les verbes qui présentaient une variation dans la première phase (*rester, partir, être*)²¹. L'avancement de la norme du français dans le Midi entraîne ici aussi un recul de la tendance des langues romanes occidentales à la généralisation de la construction du passé composé avec l'auxiliaire HABERE (à tout le moins dans le domaine de l'écrit, que nous examinons ici).

3.3. Négation pleine vs. postverbale

La troisième catégorie de l'axe scripturalité-oralité est la présence d'un élément de négation préverbal et postverbal ou exclusivement postverbal, soit une négation pleine constituée de deux éléments discontinus (*ne... autre élément*, qui est le plus fréquemment *pas*) ou incomplète (constitué uniquement de *pas* en position postverbale)²². Comme en latin et en proto-roman, la négation se marque, en plus ancien français, par un simple *non* en position préverbale, une forme qui s'est affaiblie à *ne(n)*, employée également seule la plupart du temps (Chaurand 1999, 63). Au XIIIe siècle, *NON* a déjà perdu sa valeur emphatique, et l'utilisation d'autres renforts de la négation, notamment *mie* et *pas* (ce dernier étant cependant exclu des constructions partitives, v. Chaurand 1999, 64; Schwegler 1990, 152-153) progresse. Ce développement est accompagné d'une désémantisation des éléments nominaux, surtout de *pas*, qui devient ainsi la particule de négation par excellence en français parlé

¹⁹ Vincent (1982, 93-94) postule qu'il en va de même pour certains patois de France et du français au Canada, mais il ne précise pas quels patois de France et il ne cite pas de sources de ses affirmations à cet égard.

²⁰ Il convient de noter que la confusion ne concerne que les verbes *rester, partir* et *être*.

²¹ Le seul exemple qui à première vue semble contenir une hypercorrection d'*être* comme auxiliaire de *répondre* (sait pour sela que je *netait* pa repondu), doit probablement être lu comme "c'est pour cela que je *ne t'ai* pas répondu".

²² Bien sûr, en français il y a aussi le cas de la négation exprimée seulement par *ne* préverbal, ce qui représente cependant une variante considérée comme appartenant à un style élevé ou littéraire en termes diaphasiques et concerne surtout des expressions fixés (v. Knüppel 2001, 32-33; Gamillschegg 1957, 759). Le cas ne se produit pas dans le sous-corpus examiné ici.

moderne²³. À cet égard, il est essentiel de noter que, dans le cas du français, ce déplacement de l'expression de la négation d'un marqueur à l'autre n'a pas entraîné la fusion des deux éléments comme c'était le cas de *NE OENUM* > *NON* en latin classique. Dans ce contexte, Schwegler juge primordiale l'évolution de l'ordre des mots d'une structure XV à VX du latin postclassique, ce qui renvoie l'élément nominal de la gauche vers la droite du verbe rendant ainsi impossible la soudure avec *ne* (Schwegler 1990, 151-161, 1988). Au lieu de cela, ce dernier s'affaiblit²⁴ et commence à disparaître des registres oraux à partir du XVII^e siècle, du moins selon certains auteurs: «There is some evidence that in colloquial French seventeenth-century use, the *ne* was already sporadically dropped in negative sentences, though the standard continued to dictate its use» (Posner 1997, 375; v. aussi Schwegler 1983, 305-306). Comme la dernière citation l'implique, l'omission de *ne* n'est généralement pas tolérée dans le code écrit (v. Söll 1985, 120), mais constitue un phénomène très courant dans le code phonique du français d'aujourd'hui. Comme première observation, on peut noter que l'absence de *ne* se produit dans les deux phases de notre corpus, comme dans les exemples suivants:

Phase I

- (12) mece jour la nous avons *pas* ganie quene petite auteur “mais ces jours là, nous n'avons *pas* gagné qu'une petite hauteur”

Phase III

- (13) J'ai encore *pas* de vos nouvelles | ce n'est *pas* etonnant car etant en ligne il faut plus longtemps.²⁵

Mais si nous regardons les chiffres de la négation complète dans la première phase et dans la troisième phase, alors nous constatons qu'il y a une réduction sensible de la chute de *ne*, illustré dans le Tableau 4.

	Phase I	Phase III
Négation préverbale	82 % (142)	94 % (119)
Négation postverbale	18 % (32)	6 % (8)

Tableau 4. Variation de la négation pré et postverbale

Fait étonnant, il y a une diminution de la négation postverbale de la génération révolutionnaire à celle des Poilus, ce qui doit être expliqué, car cette image contraste

²³ Selon Martineau (2007, 210-211), la progression de *pas* aux dépens de *point* se déroulait aussi dans la Nouvelle-France, quoiqu'à un rythme ralenti.

²⁴ Entre autres facteurs déjà mentionnés comme sa redondance, probablement aussi en raison de l'oxytonie (en référence au groupe rythmique) (v. Sturm 1981, 18-19).

²⁵ Le trait vertical («|») est utilisé pour séparer les phrases pour une meilleure lisibilité lorsqu'aucun signe de ponctuation n'est mis par le scripteur.

avec les résultats de Martineau et Mougeon (2003) et Martineau (2011a), qui observent une augmentation de l'omission de *ne* pendant le XIX^e siècle dans deux corpus différents. Dans les textes dialogiques du *Corpus de théâtre et de textes parodiques du XVII^e au XX^e siècles* (Martineau / Mougeon 2003), le phénomène commence à se répandre au XIX^e siècle, tandis que Martineau (2011a, 186) note que, dans les lettres privées du *Corpus du français familier ancien* de la classe inférieure, l'absence de *ne* était déjà un phénomène assez courant au XVIII^e siècle. Plus important encore, la négation postverbale augmente de manière significative au cours du XIX^e siècle (de 20,8 % à 60,8 % des cas) dans ce corpus particulier qui est basée sur des textes écrits par des membres de la classe inférieure de la Nouvelle-France. La tendance est donc exactement à l'inverse de ce que montre notre corpus.

Tout d'abord, nous voulons examiner sur quoi peut se fonder la différence par rapport au premier corpus (Martineau / Mougeon 2003). Il est particulièrement intéressant que, dans toutes les régions analysées par les auteurs, il existe une progression dans la chute de *ne*, quoiqu'en apparence plus lente dans les zones dialectales qu'à Paris (Martineau / Mougeon 2003, 132-133). Les différences avec nos données sont probablement causées par divers facteurs, dont le premier est la différence entre les types de texte. Leur étude est basée sur des comédies, farces ou vaudevilles qui incluent des personnages de différentes couches sociales, des lettres et des dialogues fictifs, le fameux journal de vie du vitrier Jacques Louis Ménétra et finalement des données de l'*Atlas linguistique de la France* (Martineau / Mougeon 2003, 125), donc des sources de l'oralité conceptuelle essentiellement. Par contraste, les lettres de soldats analysées ici représentent un genre de textes dans lequel les traditions orales et écrites se croisent d'une manière très particulière. En général, les scripteurs n'aspirent pas à recréer l'oralité, du moins pas d'une façon directe, mais ils essayent de leur mieux pour suivre les règles de l'orthographe, de la norme du français et du genre épistolaire. Pour cette raison, le taux de négation complète – associée à l'écriture – augmente au lieu de diminuer, conformément à l'avancement de l'accès à la norme.

La signification de la norme peut également expliquer la différence par rapport au second corpus (Martineau 2011a), qui est en fait comparable en termes de type de texte, mais pas en termes de région géographique des scripteurs. Les lettres de la Nouvelle-France examinées par Martineau (2011a) montrent peut-être qu'il y avait une plus grande flexibilité en Amérique par rapport à la norme, alors que dans l'Hexagone, la norme écrite prend clairement le dessus à mesure que la scolarisation augmente.

Il existe toutefois une autre différence qui peut expliquer les résultats. Comme nous l'avons vu, il est plausible que les scripteurs aient été influencés par un substrat occitan. Comme le montre Schwegler (1990, 163), entre autres sur la base de données de Lafont (1970), la négation en occitan subit pratiquement la même évolution que le français, à savoir la complémentation d'un élément de négation préverbal par un élément emphatique postverbal (*ges/pas*) et son remplacement subséquent par ce dernier. Schwegler classe ce développement comme changement interne de l'occitan,

indépendant du français, et plus important encore, plus avancé, car dans la majorité des sources du XIX^e siècle il manque déjà la négation bipartite :

Although the embracing structure (NEG2) is still found in 19th-century written Oc, it is doubtful whether it survived in the spoken language. At any rate, today it has been supplanted entirely by strictly postverbal negation, thus completing the cycle. (Schwegler 1990, 164)

L'avancement de la négation complète pendant le XIX^e siècle dans notre corpus peut donc signifier à la fois une augmentation sur l'axe de la scripturalité ainsi que dans la direction du nivellement linguistique, ou, en d'autres termes, dans le sens de l'homogénéisation du français.

3.4. Constructions relatives

En français normatif, le pronom relatif change de forme conformément à sa fonction dans la phrase subordonnée (sujet, objet direct ou indirect) et en partie conformément au genre et au nombre (*lequel* et ses variantes). Il en découle un système dont l'avantage est l'univocité créé par des oppositions morphologiques, mais dont l'inconvénient est sa complexité, causée au moins partiellement par des interventions des grammairiens :

Le français populaire continue logiquement, sur la lancée de l'ancien français, à élargir l'utilisation de *que*, même au détriment du nominatif *qui*. Le système compliqué des relatifs que prescrit la norme actuelle (comportant *dont*, à *qui*, *pour*, *de quoi*, etc, complété ensuite par *lequel*, *duquel*, *laquelle*, etc.) n'a été organisé, en grande partie, qu'au XVII^e siècle : on a alors maintenu et imposé des distinctions que la langue tendait à éliminer. (Müller 1985, 243 ; v. aussi Schafroth 1993, 124-126 ; Gadet 1992, 94)

En conformité avec la citation ci-dessus, il existe dans la langue parlée la tendance à simplifier (du point de vue de la norme prescriptive) les constructions relatives. Le pronom relatif *que* remplace toutes les formes *où*, *dont* et les formes composées d'une autre préposition, ainsi que *qui*, *quoi* et *lequel*. Le schéma suivant de Claire Blanche Benveniste résume cette tendance du 'que polyfonctionnel' ou 'que universel' d'une manière très élégante.

	+ Normatif	- Normatif
Sujet	qu-i	qu-i
Objet	que	que
Temporel	où	que
Locatif		
Préposition « de »	dont	
Autres prépositions	qui	
	quoi	
	lequel	

Tableau 5. Schéma des pronoms relatifs normatifs et non-normatifs (adapté de Blanche Benveniste 1990, 330)

Il n'est pas surprenant de constater que dans notre sous-corpus, il y a de nombreuses constructions relatives non-normatives, tant dans la première phase que dans la troisième. Sans entrer dans les détails, regardons quelques exemples de différents types de relatives divergentes de la norme :

Phase I

- (14) Et vous adresserai La Lettre ajacques Luchaire *que* vous irez trouvé *son pere qu'il* vous La Donnera "et vous adresserez la lettre à Jacques Luchaire *que* vous irez trouver *son père qu'il* vous la donnera" [décumul]
- (15) j'ai ruçu devos Compliments par le citoyen Arlès commandant de place de la Ville d'agde et même de pascal *que* j'ai Ruçu de vos compliments de même "j'ai reçu de vos compliments par le citoyen Arlès, commandant de place de la ville d'Agde, et même de Pascal *que* j'ai reçu de vos compliments de même" [décumul?²⁶]
- (16) je ne vous dit pas la Somme | ce que bon vous Sambleraz ceque je croire de vous modifié, an vous nommant la Somme *que* jai besoin "je ne vous dis pas la somme | ce que bon vous semblera ce que je crois de vous modifier, en vous nommant la somme *que* j'ai besoin" [*que* mis pour *dont*]
- (17) mon pere j'ai fait toujours le service depuis la revolution en vray Republicain *que* je le continuairai toujours jusques au moment de la mort "mon père, j'ai fait toujours le service depuis la révolution, en [tant *que*] vrai républicain *que* je le continuerai toujours jusqu'au moment de la mort" [pronom anaphorique pléonastique]
- (18) Biens dechoses ama mère ala tiene et tous nos parents *qu'*il me tarde beaucoup de *Vous* Embrasser tous "bien de choses à ma mère, à la tienne et tous nos parents *qu'il* me tarde beaucoup de *vous* embrasser tous" [décumul + pronom anaphorique pléonastique]

Phase III

- (19) Encore il ya une grande différence d'avec le jour *que* je suis arrivé a l'hopital "encore il y a une grande différence d'avec le jour *que* je suis arrivé à l'hôpital" [*que* mis pour *où* temporel²⁷]

²⁶ La structure n'est pas claire. Le *que* pourrait remplacer *de qui* ou *dont* ici ou il peut s'agir d'un *que* qui ne fonctionne pas comme COMP, mais comme simple marqueur qui sépare deux phrases principales.

²⁷ Il peut sembler un peu trop rigoureux de classer cette utilisation du *que* temporel comme non-normative, car après tout, c'est la norme du moment qui doit être supposée et non la norme actuelle. Pour éviter l'application de la norme de référence actuelle aux textes de l'époque, pour le présent article, la quinzième édition de la fameuse *Grammaire des grammaires* de Charles-Pierre Girault-Duvivier a été consultée. Cette compilation des normes grammaticales les plus importantes des XVII^e et XVIII^e siècles peut être considérée comme l'ouvrage le plus important qui a eu une influence durable sur la conception de la norme française du XIX^e siècle (v. Winkelmann 1990, 345). Bien sûr, il est douteux d'utiliser cette grammaire comme référence, car d'un point de vue pratique, elle n'a peut-être pas eu de pertinence pour nos scripteurs. Mais d'un point de vue méthodologique, il est néanmoins nécessaire d'assumer une base de comparaison. Et en fait, la grammaire recommande l'utilisation de *où* temporel (Girault-Duvivier 1853, 382), alors que l'utilisation de *que* temporel n'est pas prévue (Girault-Duvivier 1853, 375-376).

(20) Vous transmettrais mes meilleures amitiées et mes meilleurs souvenirs à votre cher mari *que j'en* conserve une affection toute particulière "vous transmettez mes meilleures amitiés et mes meilleurs souvenirs à votre cher mari *que j'en* conserve une affection toute particulière" [décumul]

Les tableaux suivants présentent toutes les occurrences de *que* invariable non-normatif, en les opposant à tous les cas du choix du pronom relatif conforme à la norme, c'est-à-dire les occurrences des variantes situées dans la colonne gauche contre toutes les occurrences de *que* (- normatif) de la droite du tableau de Blanche-Benveniste ci-dessus :

	Phase I	Phase III
Pronom variable + normatif (<i>où, dont, etc.</i>)	29 % (5)	79 % (11)
Pronom <i>que</i> invariable - normatif	71 % (12)	21 % (3)

Tableau 6. Réduction à *que* invariable

Le Tableau 6 révèle que le pronom *que* invariable remplace tous les usages variables (et normatifs²⁸) dans 71 % des cas (12/17) dans la première phase, mais seulement dans 21 % (3/14) des cas dans la troisième phase. Parallèlement, il y a une progression d'usages normatifs dans l'emploi de la forme *qu'il* (- normatif) pour *qui* (normatif)²⁹.

	Phase I	Phase III
<i>Qui</i>	33 % (20)	95 % (39)
<i>Qu'il</i>	67 % (10)	5 % (2)

Tableau 7. Variation *qui* vs. *qu'il*

En général, il y a donc un mouvement très prononcé vers le standard et on pourrait ajouter dans le sens opposé aux tendances de la langue parlée, étant donné que la différenciation des formes variables des relatives était une mesure de haut en bas par les grammairiens des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans ce contexte, il faut mentionner un autre phénomène assez fréquent dans la première phase : l'emploi de *dont* dans plusieurs fonctions. Voyons quelques exemples :

²⁸ Usages normatifs actuels et du XIX^e siècle (v. Girault-Duvivier 1853, 364-383).

²⁹ Il ne peut être exclu qu'il s'agisse en partie d'une évolution phonétique (c'est-à-dire la perte du [l] également dans la prononciation). Cependant, les chiffres sont basés sur la pure opposition entre le pronom relatif conforme à la norme et le pronom relatif non conforme à la norme dans une position donnée.

Phase I

- (21) jetediré que jaitrouve le Cadet *dont* est bien portent et quil te fait mille Complimens “je te dirai que j’ai trouvé le Cadet *dont* est bien portant et qu’il te fait mille compliments” [*dont* pour *qui*]
- (22) ain Cy jeteprrie enconcequense defere voir Seluyla alaMinicipallité et deten fere donne unautre *dontu* melenveras dans ta reponce “ainsi je te prie en conséquence de faire voir celui-là à la municipalité et de t’en faire donner un autre *dont* tu m’enverras dans ta réponse” [*dont* pour *qui*]
- (23) nous a fallut quitter notre poste raport ala quantite de nège quil iest tombe | nous an avions jus ala Sinture dont jai manque a i resté | de la nous Somme descendus a bienil *dont* jai eut le plaisir de trouver ten frere qui etois commandant de plasse *dont* il a parti deux jours apres pour <Saouris> et il ma doné des nouvelles de Son frere et il vous fait milles complimans “nous a fallu quitter notre poste rapport à la quantité de neige qu’il y est tombé | nous en avions jusqu’à la ceinture donc³⁰ j’ai manqué à y rester | de là nous sommes descendus à Bienil³¹ *dont* j’ai eu le plaisir de trouver ton frère qui était commandant de place *dont* il a parti deux jours après pour <Saouris> et il m’a donné des nouvelles de son frère et il vous fait mille compliments” [*dont* pour *où* et *d’où*]

Phase III

- (24) Figure-toi cette envie de boire de tous les instants et *dont* rien ne pouvait apaiser. “Figure-toi cette envie de boire de tous les instants et *dont* rien ne pouvait apaiser.” [*dont* pour *que*]

Par analogie avec la réduction à *que*, on pourrait parler d’une réduction à *dont*. Le tableau suivant montre à quel point le phénomène caractérise la syntaxe épistolaire populaire pendant la première phase, en l’opposant aux autres formes déjà mentionnées.

	Phase I	Phase III
<i>dont</i> invariable - normatif	42 % (24)	4 % (1)
<i>que</i> invariable - normatif	21 % (12)	10 % (3)
Pronom variable + normatif	9 % (5)	38 % (11)
<i>que</i> + normatifs	28 % (16)	48 % (14)

Tableau 8. Variation dans le choix du pronom relatif

Non seulement peut-on apprécier que les usages non-normatifs (les pronoms *que* - normatif et *dont* - normatif) abondaient pendant la première phase (avec un total de 63 % contre 37 % d’usages + normatifs) et se réduisent considérablement jusqu’à la

³⁰ Le scripteur écrit *dont*, mais ici nous pouvons probablement l’interpréter comme *donc*.

³¹ Lieu introuvable (appelé *Bionil* dans une autre lettre), peut-être en Italie.

Grande Guerre (avec un total de 86 % d'usages + normatifs), mais il importe d'observer que le *que* polyfonctionnel, indicatif de l'oralité, est deux fois moins fréquent que le *dont* polyfonctionnel pendant la première phase (21 % contre 42 %). Ce résultat est particulièrement remarquable, car ce *dont* n'est pas conforme à la norme (Girault-Duvivier 1853, 380-382), mais ce n'est pas non plus un élément de l'oralité. En fait, c'est tout le contraire; il semble que *dont* est un élément pleinement associé à la scripturalité dans l'esprit de scripteurs peu-lettrés, tellement qu'ils l'utilisent comme connecteur passe-partout, comme l'illustre bien le passage suivant :

- (25) j'vous diré que nous Sommes
 retiré de l'avan garde delenemis *dont* avec Beaucoup de peine |
 je vous diré que rapport au grand mauvais tamps quils
 fesoit | je vous diré que la troupes [de] grénadies et autres
 Batalions ils ont abandonné leurs poste san ordre |
 le commandant de notre batalion nous adit brave
 républicains nabandonnés pas votre poste, nous an Ser[ont]
 que plus louangé *dont* nous lui avons resté, un jour
 après que le camps fut rêtiré, *dont* nous sommes
 oblige avec des Sapeurs, qui nous fesoit la trasse,
 dan lèver toutes les tantes de tout le camps que
 la nège avoit couvert *dont* je mon Suis Sortis moi
 mes camarades, avec beaucoup de la peine
- “Je vous dirai que nous sommes
 retirés de l'avant-garde de l'ennemi *dont* avec beaucoup de peine |
 je vous dirai que rapport au grand mauvais temps qu'il
 faisait | je vous dirai que la troupe [de] grenadiers et autres
 bataillons ils ont abandonné leur poste sans ordre |
 le commandant de notre bataillon nous a dit «braves
 républicains, n'abandonnez pas votre poste, nous en ser[ons]
 que plus louangés *dont* nous lui avons resté, un jour
 après que le camps fut retiré, *dont* nous sommes
 obligés avec des sapeurs, qui nous faisait la trace,
 d'enlever toutes les tentes de tout le camp que
 la neige avait couvert *dont* je m'en suis sorti moi,
 mes camarades, avec beaucoup de la peine”

Le pronom *dont* a clairement une fonction de lien entre les propositions, parfois en établissant des relations causales, mais autrement simplement en indiquant le passage au prochain thème ou point. Par conséquent, le classement de l'abandon de *dont* entre la première et la troisième phase comme un mouvement vers la scripturalité ou l'oralité est discutable, puisqu'il est clairement un élément de la scripturalité. En tout cas, il s'agit de nouveau d'un rapprochement avec le français normatif.

3.5. On “*nous*”

Le dernier élément représentatif de l'axe scripturalité-oralité est le remplacement de *nous* par *on* comme pronom de la première personne du pluriel. Il y a eu des débats

sur la classification stylistique du pronom *on* “nous” parmi les grammairiens, qui l’ont qualifié comme « vulgaire », « familier » ou « populaire » entre autres (v. Grafström 1969, 270-275), mais il ne fait guère de doute qu’il doit être perçu comme un élément de la langue parlée (v. Söll 1985, 135-136). En outre, son utilisation peut être considérée comme stylistiquement neutre de nos jours (King / Martineau / Mougeon 2011, 474). Quant à l’âge du phénomène, Hausmann (1979, 442-443) estime que son absence des sources connues comme les farces, lettres, cacologies etc. suggère qu’il n’était pas courant dans le langage populaire en France en général, mais limité à des zones dialectales dans le Nord de la France. Comme l’ont montré King, Martineau et Mougeon (2011, 500), les données de l’*Atlas linguistique de la France* indiquent qu’au début du XX^e siècle, la variante *on* était encore marginale par rapport à la variante *je* (*j’avons*) pour exprimer la première personne du pluriel en zones rurales, alors que la variante *on* a connu une progression importante en zones urbaines durant le XIX^e siècle. Leur étude exhaustive, qui porte également sur un grand nombre d’autres corpus pertinents, souligne la nécessité de considérer les classes sociales séparément et de prendre en compte la situation complexe de concurrence entre les pronoms *je*, *on* et *nous*. Afin de nous limiter aux conclusions les plus importantes pour nos objectifs, le résultat suivant mérite d’être cité :

In the nineteenth and early twentieth centuries, however, *on*’s frequency undergoes a sharp rise, but only in lower-class speech. In the speech of the intermediate – and highest-class characters, *on*’s frequency is still low in restricted contexts during the nineteenth and early twentieth centuries, although during the latter period it shows signs of an incipient rise. (King / Martineau / Mougeon 2011, 485)

Dans notre sous-corpus, *on* “nous” n’apparaît presque pas dans la première phase. Il se retrouve dans ce sens dans une lettre et dans une seule phrase seulement :

- (26) nous avons pas ganie qune petite auteur pour iplace p quelqu piece du chanon| il ia sis jour que *lon* ce vat tout jour sans dis con tinue e en chore *lon* pu pas le tire de la me je croi que *on* letideda “nous avons pas gagné qu’une petite hauteur pour y placer quelque pièce de canon | il y a six jours que l’*on* se bat toujours sans discontinuer et encore l’*on* put pas les tirer de là, mais je crois qu’on les tirera”

Le scripteur s’inclut certainement lui-même dans l’action de « se battre » et de « pouvoir tirer » ; cela signifie que le sens de *on* est en fait “nous” ici et non pas “personne indéfinie”, mais hormis cet exemple, *on* a toujours le sens d’une expression impersonnelle dans la première phase. Ceci diffère de la troisième phase, où *on* fait concurrence à *nous* dans un septième des occurrences, comme l’illustre le tableau suivant³².

³² Tous les cas d’utilisation de *on* dans lesquels ce dernier ne peut être clairement compris comme un pronom de la première personne du pluriel, mais plutôt comme un pronom indéfini, ont été exclus du Tableau 9.

	Phase I	Phase III
<i>On</i>	4 % (2)	14 % (15)
<i>Nous</i>	96 % (47)	86 % (94)

Tableau 9. Variation *on* vs. *nous*

Un autre point important à cet égard est que, dans la troisième phase, le sens de *on* est deux fois plus souvent celui de “personne indéfinie” que “nous” (34 [69 %] vs. 15 [31 %]³³), mais il est clair que le phénomène est en pleine expansion. Cependant, cette progression ne peut pas être vue ici comme une simple augmentation de l’oralité. Après tout, nous ne pouvons pas supposer que cet *on* “nous” faisait déjà partie de l’usage oral des soldats occitans pendant la période Révolutionnaire et que cela ne se reflétait tout simplement pas dans leurs lettres. Selon King, Martineau et Mougeon (2011, 497), *nous* était la variante dominante dans les classes inférieures du XIX^e siècle, après avoir remplacé *je*. Ainsi, la progression d’usage de *on* “nous” dans notre corpus reflète le changement interne attribuable à la classe inférieure qui, dans ce cas, va à l’encontre de la norme des classes supérieures (qui, cependant, adoptent plus tard la même forme dans leur usage oral).

4. Considérations finales

Ce n’est que par la comparaison des écrits des deux générations analysées ici que l’on peut vraiment apprécier dans quelle mesure la collectivité de paysans du Midi a été touchée par les transformations sociales du XIX^e siècle. Le premier point que nous devons signaler c’est qu’il y a une réduction prononcée de l’influence de l’occitan. De plus, les écarts dans les lettres de soldats de l’époque de la Révolution par rapport à la norme du français sont l’expression des grandes difficultés d’adaptation à la culture nationale. En comparaison avec cette période, il y a clairement une progression des usages normatifs dans les lettres de Poilus. Il est toutefois intéressant de noter que quelques changements se croisent. En termes de phénomènes morphosyntaxiques, on peut signaler une augmentation du degré de normativité et, dans le sens décrit plus haut, de scripturalité des textes dans quelques catégories, à savoir le choix de l’auxiliaire, la négation complète avec *ne* et l’augmentation de la variabilité des pronoms relatifs au lieu de *que* invariable. Mais le style épistolaire des soldats de la Grande Guerre exhibe aussi quelques caractéristiques de l’oralité dans certaines autres catégories. Cela inclut d’une part l’abandon de *dont* invariable (et non-normatif). Cet élément, que l’on retrouve souvent dans la première phase, peut être considéré comme caractéristique d’un style que Schlieben-Lange désigne comme ‘Bemühte Schriftlichkeit’ (Schlieben-Lange 1998, 255) et qu’elle explique en français comme suit :

³³ Pour être clair, les cas où *on* signifie “personne indéfinie” n’ont bien sûr pas été comptés dans le tableau ci-dessus.

Il s'agit des techniques de la formulation par écrit qui exagèrent justement ce qui a été identifié comme appartenant typiquement à l'écrit. On pourrait donc parler d'une scripturalité forcée, affichée, voyante, exagérée. On pourrait qualifier ce type d'écriture d'hypercorrect. Mais il ne s'agit pas d'une hypercorrection de la langue, mais plutôt d'une hypercorrection de la technique de la formulation par écrit. (Schlieben-Lange 1998, 255)

Cette caractérisation correspond parfaitement à l'usage excessif de ce *dont* passe-partout, sans doute choisi par les soldats peu-lettrés de la première phase pour répondre aux exigences de la forme écrite. Dans ce contexte, il convient de rappeler qu'il ne s'agit pas de lettres du domaine public, mais de lettres privées. Cette observation montre une fois de plus que les scripteurs s'efforcent en général d'atteindre un niveau de style raisonnablement élevé et non un style de conversation informelle, qui est pourtant recommandé dans les manuels épistolaires depuis la Renaissance (v. Steffen 2018, 175). La diminution de ce type d'hypercorrection est le signe à la fois d'une augmentation de l'informalité, et donc de l'oralité dans les traditions de la correspondance populaire, et de la connaissance de la norme française. C'est précisément à cet égard que l'utilisation croissante du *on* "nous" montre une tendance ambiguë, car au moment de la Première Guerre mondiale, ce pronom doit être considéré à la fois comme oral et comme appartenant à la classe inférieure, c'est-à-dire non conforme à la norme. Dans la troisième phase, les scripteurs optent en partie pour la forme *on* à laquelle ils sont habitués en raison des traditions orales de leur classe sociale, mais il est également évident que cela ne se produit pas encore à grande échelle dans les lettres dans cette période. Même face à ces évolutions en partie contrastées, dans l'ensemble, les lettres témoignent de l'avancement du taux d'accès à l'enseignement du français et ainsi du nivellement linguistique qui s'est produit entre les deux périodes ici représentées par les textes écrits de gens ordinaires participant à des événements historiques.